

Vie de Lazarille de Tormès

attribué à Diego Hurtado de Mendoza ou à Juan de Ortega ou ... Traduit par A. Morel-Fatio Illustré par Maurice Leloir



Exporté de Wikisource le 18/12/2013



VIE

DE

LAZARILLE

DE TORMÈS

Traduction nouvelle et Préface

de

A. MOREL-FATIO

Nombreuses Illustrations et Eaux-fortes

de

MAURICE LELOIR



PARIS

H. LAUNETTE & C^{ie}, ÉDITEURS

197, boulevard Saint-Germain, 197

—

1886



Table des Matières

Préface

Prologue

Chapitre premier

Lazare conte sa vie et quels furent ses parents

Chapitre II

Comment Lazare se mit à servir et à conduire un aveugle

Chapitre III

Comment Lazare se mit au service d'un prêtre, et ce qui lui advint étant avec ce maître

Chapitre IV

Comment Lazare entra au service d'un écuyer, et ce qui lui advint étant en sa compagnie

Chapitre V

Comment Lazare se mit au service d'un moine de la Merci, et ce qui lui advint étant en sa compagnie

Chapitre VI

Comment Lazare servit un bulliste, et des choses qu'il vit avec lui

Chapitre VII

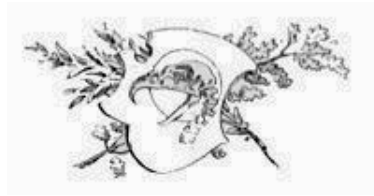
Comment Lazare entra au service d'un chapelain, et ce qui lui arriva

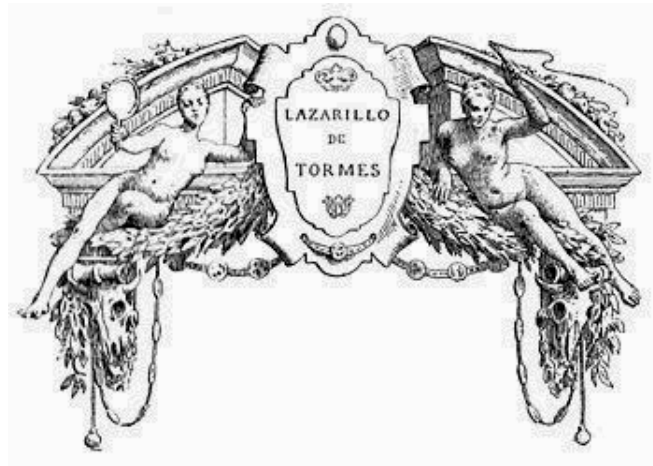
Chapitre VIII

Comment Lazare servit un alguazil, et ce qui lui advint

Chapitre IX

Où Lazare conte l'amitié qu'il eut à Tolède avec des Allemands, et ce qui lui advint avec eux





PRÉFACE



^E petit livret paru vers la fin du règne de Charles-Quint, sous le titre de : *La vie de Lazarille de Tormès, ses fortunes et adversités*, est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature espagnole.

C'est que ce roman est l'Espagne même, l'Espagne du ^{xvi}^e siècle, de la grande époque des découvertes transatlantiques, des guerres européennes, de la concentration de toutes les forces nationales sous le sceptre du puissant empereur qui aspire à la domination universelle ; j'ajoute l'Espagne peinte dans ce qu'elle a de plus particulier, et surtout dans ses misères, ses vices et ses ridicules.

Les contemporains ne s'y sont pas trompés. Dans « l'histoire plaisante et facétieuse de Lazare de Tormès », ils ont bien vu qu'on pouvait « reconnoistre bonne partie des mœurs, vie et condition des Espagnolz », comme dit un de nos vieux traducteurs : de là le succès prodigieux à l'étranger de ce pamphlet social, en un temps où l'Espagne, à la tête des nations occidentales, attirait tous les regards, provoquait toutes les jalousies et toutes les haines. On épiait les défauts et les faiblesses du colosse ; on fut ravi qu'il les dénonçât lui-même. Pendant plus de cinquante ans l'Europe ne connut guère l'Espagne et les Espagnols qu'au travers des croquis à la fois plaisants et cruels de ce livre, et en plein ^{xvii}^e siècle le *Lazarille* était encore assez goûté chez nous pour qu'un Espagnol, réfugié en France, s'occupât d'en rajeunir le style et le continuât à sa façon.

L'histoire littéraire voit à juste titre dans notre roman le prototype de la nouvelle picaresque ; elle fait du *Lazarille* le père de toutes ces *gueuseries* qui ont pullulé pendant près d'un siècle sur le sol espagnol et nous ont donné, par le *Gil Blas*, notre roman de mœurs moderne.

Deux procédés ont concouru à la formation de ce genre, où les Espagnols ont excellé : le récit autobiographique et la satire des mœurs contemporaines. Le

héros parle en son nom, conte lui-même sa vie, voilà le premier trait ; mais ce qu'il conte lui est, pour ainsi dire, prescrit d'avance, il se meut dans un cercle déterminé d'idées, de sentiments, de situations ; il ne lui est pas loisible de s'égarer, comme les héros des chevaleries ou des bergeries, dans des aventures plus ou moins extraordinaires, où l'imagination crée tout et s'en donne à cœur joie ; il doit rester de son pays et de son temps, le plus près possible du réel, faire ressemblant, car le but de l'œuvre étant surtout la satire des vices et des ridicules contemporains, il convient que les allusions portent et que les modèles choisis par le narrateur puissent se reconnaître dans sa copie.

Et ce côté de satire sociale, de peinture des mœurs actuelles et vivantes, est si bien l'essentiel, qu'en lisant une nouvelle picaresque quelconque, on perd de vue aisément le héros de la fable pour ne s'attacher qu'aux détails du cadre, j'entends la description des milieux que traverse le gueux et des espèces sociales qu'il coudoie sur sa route en se poussant dans le monde.

Tandis qu'ailleurs, et, par exemple, dans ces romans anglais, tels que *Robinson* et tant d'autres, indirectement dérivés du nôtre, le héros est tout et accapare, par l'intérêt extraordinaire qu'il excite et la sympathie qu'il inspire, l'attention entière du lecteur : ici, il n'est presque rien. Qu'importent les aventures d'un Lazarille ou d'un Guzman, qu'importe qu'ils agissent de telle ou telle façon, qu'ils meurent plus tôt ou plus tard ? Ces gueux ne sont pas des personnalités, mais des instruments, dont se sert l'écrivain moraliste pour nous conduire dans les coins et les recoins de la société qu'il veut fouiller et dont il se propose de déceler les tares.

Au lieu que l'Anglais donne à son héros un caractère, une volonté, des passions, dont il s'efforce de montrer le développement au contact des événements, nos *pícaros*, dominés par une sorte de fatalité, sont incapables d'une action réfléchie, d'un sentiment personnel. Formés tout d'une pièce sur un même patron, sans que jamais l'auteur cherche à nous faire pénétrer dans leur cœur ou leur cerveau, on les voit errer par le monde au gré des « effets de fortune », inconscients et insoucians ; ils naissent, vivent et meurent sans savoir ni se demander pourquoi.

Un écrivain espagnol a noté combien étaient nombreux dans sa langue les mots qui désignent la bonne ou la mauvaise fortune. Nos romans prouvent que sa remarque est juste : on y nage en plein fatalisme oriental, tout y est dû au sort, et l'on n'y parle que par heur et malheur, astre et désastre.

Mais ce trait n'est pas le seul qui ôte aux protagonistes des nouvelles picaresques toute valeur intellectuelle ou morale et déplace l'intérêt de ces livres. Il faut tenir compte aussi de la condition des héros, trop basse, trop répugnante

parfois, trop exceptionnelle pour le commun des lecteurs, qui aiment qu'on leur raconte ce qui est au-dessus d'eux, un monde meilleur que nature plutôt que les misères de la vie vraie, les souillures des bas-fonds sociaux.

L'Espagne est le pays des contrastes. Après l'idéalisme outré et à la longue ridicule des chevaleries, après les merveilleux enchantements des livres bretons, tout imprégnés de la tendresse vaporeuse et de la mélancolie douce de leur pays d'origine, voici le réalisme éhonté et brutal des *Célestines* et des nouvelles picaresques, l'esprit de l'Espagne latine qui n'admet que ce qui tombe directement sous le sens, la verve impitoyable d'un Martial qui renaît. Aux chevaliers copiés sur les nôtres, toujours nobles et généreux, voués à un idéal inaccessible, aux forêts fraîches et profondes, à ce monde imaginaire et fantastique succèdent et s'associent — car les deux genres ont vécu côte à côte un temps — la maquerelle et son escorte de rufians et de filles, le galopin de cuisine, écumeur de marmites, le vagabond déguenillé de la place de Madrid ou du Zocodover de Tolède, le goujat d'armée, le pêcheur de thons des madragues de Zahara, toutes les variétés, en un mot, du *picaro*, non plus errant comme le chevalier au travers de la mystérieuse et verte *floresta*, mais traînant sa gueuserie et s'épouillant au soleil sur la terre âpre et nue de la vraie Espagne.

D'où procède ce type de gueux ? Il serait un peu long de l'expliquer en détail. Disons seulement qu'il est le produit nécessaire de la grande commotion qui secoua si violemment la vieille Espagne à la fin du ^{xv}^e siècle et la lança dans la vie moderne.

La conquête de Grenade, la découverte de l'Amérique, l'expulsion des Juifs, les guerres d'Italie, événements tous d'importance capitale qui ont marqué le règne des Rois Catholiques, devaient avoir pour résultat de modifier profondément l'ancienne organisation sociale du pays. La hiérarchie des classes et des individus en fut troublée, des hommes, cantonnés jusqu'alors au fond de leur province et maintenus dans un état voisin de la servitude, furent du coup appelés à l'indépendance, entraînés hors de leur terroir par la propagande des découvreurs et des conquérants. Du haut des montagnes des Asturies, de la Castille et de la Navarre, des bandes, pareilles à des coulées de lave, descendaient vers les ports d'Andalousie, où se battait le rappel pour l'Italie et les Indes ; là s'entassaient, dans les caravelles et les galères en partance, ces gens simples, durcis par la misère et le climat natal, et que des récits merveilleux, des promesses folles, avaient exaltés, fanatisés au delà du possible. Ni tous revinrent, ni tous s'enrichirent. L'or des Indes ou les dépouilles rapportées d'Italie ne profitèrent qu'au plus petit nombre ; mais l'effervescence était telle que même les déceptions et les fatigues endurées ne la calmèrent de longtemps. La grande

armée des aventuriers s'accrut d'année en année, et l'Espagne de la première moitié du ^{xvi}^e siècle fut comme envahie et rongée par une lèpre de déclassés, épaves de guerres malheureuses, de lointaines expéditions manquées, de désastres sur terre et sur mer. Et comme, au fond, le tempérament de la race n'avait pas varié, que les idées léguées par le moyen âge et qui, aux temps héroïques de la monarchie, avaient eu leur grandeur et leur utilité, persistaient ; que le mépris du travail manuel, du trafic et de l'échange, restait comme par avant le premier dogme national ; que l'Espagne enfin, privée de ses Juifs et ses Morisques, s'appauvissait de jour en jour, il arriva que ces hommes désorientés, au lieu de concourir à former une sorte de classe intermédiaire entre la noblesse et le serf attaché à la glèbe, — qui, avec le temps, eût pu créer la prospérité de l'Espagne — fondèrent, pour vivre sur le commun de mendicité et de friponneries, la grande association de la gueuserie et de la fainéantise. Le *picaro* est sorti de là, et c'est ce type nouveau, produit bien indigène et nullement anomal en Espagne, à l'époque dont il s'agit, que nos livres reflètent exactement.

La nouvelle picaresque est donc un roman de mœurs bien plutôt qu'un roman d'aventures ; c'est en outre, et à un degré éminent, un roman satirique. L'Espagne a toujours eu le don de la critique, de la satire et de l'épigramme, témoins Sénèque et Martial. Au moyen âge, ces genres ont revêtu diverses formes scolastiques, toutes venues de France, par exemple ce qu'on nomme le *Dit sur les états du monde* et plus tard la *Danse de la mort*. Le poète, car ces morceaux sont toujours rimés, fait défiler dans l'ordre hiérarchique les classes ou états, en commençant par l'église et son chef pour finir par les plus humbles des laïques ; de chaque *état* il détaille les vices et les travers les plus caractéristiques, adressant à chacun les plus graves semonces, les plus durs avertissements. Dans les *Danses de la mort* le procédé est encore le même : la Mort armée de sa faux convie à sa danse infernale d'abord les puissants du jour, pape, empereur, roi, puis le noble, puis le bourgeois, puis les derniers des vilains, les métiers entachés d'infamie, l'usurier, le bourreau, etc. La Renaissance devait renoncer en Espagne à ces litanies lourdes et monotones ; elle leur substitua *un moule plus léger, le dialogue* à la Lucien, qui fit fureur un moment, dans la première moitié du ^{xvi}^e siècle, et qui, manié par un Valdès, mordait cruellement et portait loin. Cent ans plus tard, *Quevedo* reprenait le genre, et, dans ses *Songes*, l'amenait à sa perfection espagnole.

Notre roman n'est en principe qu'une forme rajeunie et développée de ses satires scolastiques et lucianesques ; ici encore, et surtout dans le *Lazarille*, premier essai de la nouvelle manière, nous retrouvons une suite de tableaux d'*états du monde* ou de conditions sociales. La seule innovation est le fil qui